

RÉSUMÉ DE THÈSE

La fabrique d'une communauté transnationale, les Jummas
entre France et Bangladesh

Paul NICOLAS

Sociétés Plurielles, n° 3 Varia

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Sociétés plurielles

Varia

Numéro 3 – Année 2019

La fabrique d'une communauté transnationale, les Jummas entre France et Bangladesh

**Thèse de doctorat en géographie, sous la direction
de Virginie Baby-Collin, soutenue le 1^{er} juin 2017,
Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, 432 p.**

Paul NICOLAS

Rares sont les études qui permettent de retracer, dès l'origine, la fabrique d'une communauté transnationale. C'est le défi que relève ma thèse. En 1987, 72 jeunes garçons jummas (minorité opprimée du Bangladesh), âgés de six à seize ans, arrivent en France, exfiltrés des camps de réfugiés en Inde et sont placés dans des familles d'accueil dispersées sur le territoire national. Trente ans plus tard, existe en France une communauté de près de 400 Jummas ou Franco-Jummas, en lien avec leur région d'origine, les Chittagong Hill Tracts (CHT) au Bangladesh. Étant une des familles d'accueil, j'ai pu suivre de manière privilégiée l'évolution de ce groupe. Ma motivation était d'une part de rendre visible l'histoire des Jummas du Bangladesh marginalisés et invisibilisés dans leur pays, par ailleurs très peu couverte par la recherche, en particulier francophone, mais surtout de comprendre, en utilisant les outils des sciences humaines, les processus qui ont conduit à la fabrique progressive de ce que j'appelle une « communauté transnationale » entre France et Bangladesh.

Pour atteindre cet objectif, j'ai mené une enquête de terrain aboutissant à une connaissance précise de ce qu'était devenu chacun des 72 enfants par le biais de questionnaires et aussi d'entretiens approfondis auprès de beaucoup d'entre eux, de leurs conjointes et de leurs familles d'accueil. Le caractère limité du groupe offrait donc la possibilité d'en faire une étude exhaustive. Pour certains d'entre eux, des entretiens répétés ont permis la construction, à différents moments de leur histoire personnelle, de leurs réseaux sociaux, et de leurs espaces de vie qui ont permis de rendre compte des temporalités de leurs rapports sociaux et spatiaux au monde. J'ai

enfin rencontré certains acteurs clés pour décrypter le processus à l'origine de la venue de ces enfants en France.

Impossible de comprendre cette histoire sans une vision précise de la situation des Jummas au Bangladesh. C'est l'objet de la première partie de la thèse. Pour cela, j'ai confronté ce qu'ont écrit sur le sujet des chercheurs (bangladais ou anglo-saxons) en sciences humaines. Je me suis appuyé sur l'analyse de documents officiels (textes juridiques, recensements, etc.). La compréhension de ces informations m'a été facilitée par un séjour en 2009 dans les CHT (région dont l'accès est sévèrement contrôlé) et par mes liens privilégiés avec les membres de la communauté jumma de France et avec quelques activistes jummas du Bangladesh. L'analyse de ces données m'a permis de comprendre que la minorité jumma était le produit d'un processus historique de mise à l'écart de groupes divers dénommés, au XIX^e siècle, *Hill Tribes* [Peuples des collines]. À l'œuvre dans cette fabrique, le colonisateur britannique (1860-1947), le Pakistan (1947-1971) puis le Bangladesh. Chacun a accaparé les richesses des Hill Tracts où vivaient ces peuples tout en les tenant à l'écart. Cette attitude est en lien avec l'image que ces acteurs ont construite de ces populations : pour les Anglais des tribus sauvages à isoler, pour les Pakistanais des peuples attardés, rétifs au développement. Dans les années 1980, ces peuples divers trouvent dans la lutte armée une unité et s'affirment comme Jummas. Ils s'opposent à l'arrivée planifiée de 400 000 colons bengalis, imposée par la force. Cela provoque vingt ans de guerre (1977-1997) contre l'armée du Bangladesh. C'est au cœur de cette guerre qu'en 1987, les 72 jeunes jummas, guidés par les moines, ont fui leur orphelinat bouddhiste dans les Hill Tracts, pour se diriger vers des camps en Inde avant d'être exfiltrés en France. Les rapports de domination ont donc eu (et ont encore) un poids décisif dans la mise à l'écart de ces peuples. Peu de place donc, dans ce processus, pour les différences religieuses entre cette minorité d'un million de bouddhistes et la majorité musulmane du Bangladesh.

Dans la deuxième partie de la thèse, j'analyse les conditions de l'arrivée en France des 72 et la manière dont ils ont trouvé place en France. Éclairer ces deux points constituait un préalable nécessaire à la compréhension du processus de fabrication de la communauté transnationale jumma.

L'arrivée en France de ces 72 garçons pose bien des questions. Au-delà du choix de l'exil vers l'Inde, quelle situation vivaient-ils dans les camps qui pouvaient justifier leur déracinement et leur transfert ? D'autres enfants étaient enfermés dans ces camps comme partout ailleurs dans le monde. Pourquoi et comment des associations françaises et leur relai bouddhiste au Bangladesh en sont venus à imaginer une telle solution ? Comment ont-ils réussi à la faire valider par les diplomaties française, indienne et bangladaise. Impossible de comprendre cela sans replacer cet épisode dans le contexte géopolitique de l'époque. Quant aux enfants,

dans quel état d'esprit sont-ils partis ? Quelle était l'attitude de leur famille et quelle part d'espoir explique leur attitude ? La suite de la thèse montre que la réponse à ces dernières questions a été déterminante pour comprendre la fabrique de la communauté transnationale.

En ce qui concerne leur intégration, il est remarquable de constater que tous sont encore aujourd'hui en France. Les données que j'ai pu recueillir montrent que la moitié d'entre eux ont atteint un niveau bac et que les trois quarts ont une situation professionnelle stable. Ces chiffres sont globalement positifs surtout si on les compare, avec les précautions qui s'imposent, avec d'autres enquêtes : les données issues de l'enquête « Trajectoires et Origine », celles concernant les enfants adoptés à l'étranger ou le cas des orphelins de la Creuse. Cela pose la question des conditions qui ont permis cette bonne intégration structurelle. L'âge des enfants, le lieu de leur arrivée et la possibilité de maintenir des liens avec ceux des 72 qui leur étaient proches, les comportements divers des familles d'accueil et de l'école ont été interrogés pour rendre compte, par-delà la réussite globale de l'intégration, de la diversité des parcours au sein de ce groupe. La question a été aussi d'évaluer les liens conservés par chacun avec sa culture d'origine tout en mesurant l'empreinte de la culture française. Répondre à cette question impliquait de comprendre avec quelle intensité ce groupe a renoué avec sa région d'origine, ce dont il est question dans la dernière partie de la thèse.

Dans celle-ci, j'analyse donc le processus qui a conduit le groupe initial à former d'abord une communauté en France et à rétablir ensuite des liens forts avec les CHT au Bangladesh.

Ces 72 enfants, au départ profondément déstabilisés par l'exil, ont eu besoin de se retrouver. Le rôle des familles d'accueil, confrontées au déracinement de ces enfants, a été décisif, en particulier celles qui ont pu constituer des réseaux de proximité. Le rôle des aînés de ces enfants, majeurs et mobiles à partir des années 1995 est aussi essentiel. Ils y ont réactivé la culture jumma conformément à la mission confiée par les moines ou leurs parents au départ des camps. À leur majorité, gagnant en mobilité, une quarantaine d'entre eux se sont régulièrement retrouvés autour de quelques pôles en France. Cela leur a permis, à des degrés divers, de maintenir l'usage de la langue, des pratiques culinaires, voire des pratiques religieuses. En cela, il se différencie nettement de la plupart des enfants adoptés à l'étranger.

Plus tard, quand la guerre prend fin dans les Hill Tracts (1997) permettant le retour de leurs parents biologiques au Bangladesh, tous font, au moins une fois, le voyage au pays. À l'instar de beaucoup d'enfants adoptés, ils éprouvent le besoin de retrouver leurs origines. Des effets de dynamique de groupe expliquent aussi ces voyages de retour. Les témoignages recueillis montrent comment le choc

des retrouvailles et la confrontation avec la pauvreté les ont, à des degrés divers, transformés. J'ai pu aussi répertorier les multiples formes d'aide, sur place ou à distance, mises en place par beaucoup d'entre eux. Ils ont par la suite créé des associations en France, organisant et amplifiant l'aide qui a pris parfois aussi une dimension politique de soutien aux Jummas du Bangladesh. Cela éloigne ce groupe du comportement habituel des enfants adoptés à l'étranger et les rapproche davantage de ce que font de jeunes migrants. Ces aides ont renforcé les liens transnationaux et réactivé les attaches de ce groupe à la culture jumma.

Par ailleurs, les trois quarts d'entre eux se sont mis en couple avec des femmes jummas. C'est surprenant pour des garçons marqués par 10-15 ans de contacts avec des jeunes Français de leur âge. Les entretiens ont permis de démêler les facteurs contextuels et culturels qui ont abouti à ce résultat. À leur tour, les jeunes épouses revitalisent les éléments de la culture d'origine. Dans le même temps, elles trouvent leur place en France, même si ce fut parfois difficile. Cela enracine plus fortement la communauté dans ce pays.

Pour finir, ce groupe a servi de tremplin à de nouveaux réfugiés jummas, en particulier après les années 2000. Ils représentent aujourd'hui la moitié de la communauté jumma. J'ai cherché à comprendre leurs parcours migratoires, leur insertion en France et les rapports entretenus avec le groupe issu des 72.

Ainsi, les 72, au carrefour de plusieurs catégories : migrants, exilés, réfugiés, enfants adoptés, ont construit un territoire commun, développé un sentiment d'appartenance à leur groupe d'origine et retrouvé des éléments de leur culture initiale. Pour l'ensemble du groupe, la diversité des parcours d'intégration peut se lire en référence à la théorie de l'assimilation segmentée définie par A. Portes et M. Zhou en 1993. À l'heure où l'accueil de migrants mineurs en France pose beaucoup de questions, cette recherche, au carrefour de plusieurs sciences sociales, permet de réfléchir sur les processus pas forcément contradictoires d'intégration et de maintien des liens avec l'origine et sur les effets positifs d'un accueil de qualité.